

Le petit cinéma prolétarien de Takiji Kobayashi

« Le Propriétaire absent » est un grand roman « cubiste » de l'écrivain communiste japonais (1903-1933) découvert en France ces dernières années.

LE MONDE DES LIVRES | 30.11.2017 à 07h30 • Mis à jour le 30.11.2017 à 08h07 | Par Eric Loret

Le Propriétaire absent (Fuzai jinushi), de Takiji Kobayashi, traduit du japonais par Mathieu Capel, Amsterdam, 232 p., 13 €.



De la littérature prolétarienne. Quel ennui, se dit-on. Surtout depuis que les prolétaires de tous pays ont laissé place à des autoentrepreneurs épanouis. A quoi de tels romans peuvent-ils bien servir ? - Takiji Kobayashi (1903-1933), maître du genre, tente d'apporter la réponse dans un court texte, *Méthodologie du roman* (1931), que le traducteur et postfacier Mathieu Capel a joint au *Propriétaire absent* (1929), deuxième roman de l'auteur : « Depuis que j'ai quitté Hokkaido pour venir à Tokyo, explique Kobayashi, je me suis rendu compte que les gens qui y travaillent lisent essentiellement dans le train. » La vie moderne va vite : le jeune écrivain aspire donc à produire « quelque chose qui puisse frapper le lecteur même dans un train bondé ». Quant à cette *Méthodologie...*, il déclare

l'avoir composée pour « *faire émerger des écrivains de talent parmi vous qui travaillez dans les usines et les champs* ».

Donner au peuple les outils de la création, adapter l'art aux conditions de sa réception : d'une certaine façon, au temps de l'expressivisme 2.0 et d'une consommation culturelle toujours plus « bondée », les préconisations (et les fictions) de Kobayashi restent d'actualité. C'est peut-être pour cela que son roman le plus fameux, *Le Bateau-usine* (livres/article/2010/01/07/le-bateau-usine-de-takiji-kobayashi_1288456_3260.html) (1929 ; Allia, 2015), s'est vendu à un million d'exemplaires au Japon lors de sa réédition en 2008, devenant un film et un manga dans la foulée, tandis que la jeunesse adoptait le slogan « *On se croirait dans le Bateau-usine* » pour décrire la crise économique. Takiji Kobayashi réussit de fait à infuser dans un genre très militant une magie propre à émouvoir les lecteurs de train cahotés. Pas de subjectivité bourgeoise honnie, bien entendu, mais un héros collectif (dans *Le Propriétaire absent*, c'est une famille, voire tout un village) bourré de percepts. « *Les expériences diverses que nous voyons, entendons, percevons au quotidien s'arrêtent toujours en tant que telles aux limites de l'individu* », note-t-il dans *Méthodologie du roman*, mais « *chacune des sensations, chacune des expériences* » que l'œuvre d'art « *prend en charge doit pouvoir frapper la corde sensible de tous ceux qui la liront (...). L'individuel, le subjectif doivent donc ici se faire "objectifs"* ».

Du particulier au collectif

Dans la pratique, et même si l'écrivain était, au moment de sa mort, mécontent de tous ses romans, cela donne un texte d'une beauté cubiste, où la narration zoome sans cesse du particulier au collectif, de l'événement à l'impermanent. On verra par exemple une mère portant « *son enfant nu à même le dos* » et émue par « *le contact de sa peau douce* ». Puis elle se rappelle (ou bien la narration rapporte, on ne sait pas) qu'« *une fois, alors qu'elle le portait ainsi, l'enfant avait glissé et était tombé dans le champ...* », avant qu'une défocalisation soudaine n'indique que « *la plaine avait pris une teinte bleu sombre – il faisait un froid à vous donner la chair de poule* ». Le même genre de contrepoint s'observe plus loin, quand le Grand Gen, jeune paysan vaurien, se rend au bordel après s'être soûlé et qu'il frappe les prostituées. La séquence narrative se clôt sur cette phrase : « *Pendant ce temps, le cheval du Grand Gen restait seul dans la rue déserte, attaché jusqu'au matin.* » On reconnaît là des effets de montage cinématographique, art dont Kobayashi entendait s'inspirer, en particulier pour le rythme de composition : « *Quand nous regardons un film, à mesure que la fin approche, événements et intrigue sont de plus en plus ramassés.* » C'est exactement la construction de ce *Propriétaire absent*.

Avantage du didactisme, le roman finit bien, après nous avoir fait comprendre les mécanismes de la paupérisation sur l'île d'Hokkaido. Là, des colons, à qui l'on a promis des terres s'ils vainquent la stérilité, sont aux prises avec des propriétaires absentéistes, dont Takiji Kobayashi fait le modèle de la « *domination capitaliste* ». Les récoltes de riz sont mauvaises (et l'armée a saccagé par mégarde ce qui restait) : les paysans se lient aux ouvriers pour convaincre les propriétaires de renoncer aux loyers de fermage. La banque Takugin, que Kobayashi met en cause dans le roman et qui l'employait, le licencie peu après la parution. Devenu secrétaire général de la Ligue des écrivains prolétariens japonais, il connaîtra par deux fois la prison en 1930, avant de rejoindre le Parti communiste (illégal) en 1933 et de mourir torturé par la police.

Extrait

« *La terre dont, selon le secrétaire d'Etat, "une fois défrichés 60 %, toute la superficie vous est attribuée", se situait à quatre-vingts ou cent vingt kilomètres de la gare. Quelque céréale qu'on y fasse pousser, une fois acquittés les frais de transport, elle ne rapportait plus assez au prix du marché. De plus, quand venait l'hiver dans ce coin retiré de Hokkaido, vous vous trouviez plus démuni que Robinson. Sans quoi que ce soit pour se nourrir, ni mettre en réserve la part d'un hiver, des familles entières étaient retrouvées au printemps, mortes de faim, ensevelies sous la neige. Les meilleures terres [d'Ishikari, Kamikawa et Sorachi], le secrétaire d'Etat les vendait par hectares à des familles nobles ou fortunées pour presque rien, au titre du "financement du défrichement". Aux "nouveaux arrivants et paysans immigrés", on réservait les terres [du côté de Kushiro ou Nemuro], aux tourbières nombreuses et dont, les eût-on données, personne n'aurait voulu.* » (pages 22-23)